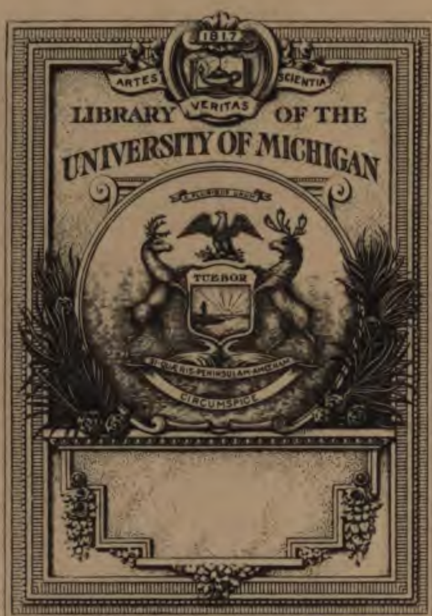

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Dominique i.e. Pierre François Biancolelli, known as

LES ENFANS TROUVÉS,

OU LE SULTAN POLI PAR L'AMOUR,

PARODIE

De ZAYRE, Tragédie de VOLTAIRE.

Par MM. DOMINIQUE ROMAGNESI, & FRANCESCO RICCOBONI.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez PRAULT, Imprimeur du Roi, quai des Augustins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXXXVIII.

PERSONNAGES.

TÉMIRE.

FATIME, *Confidente de Témire.*

DIAPHANE, *Sultan de Tripoli.*

ALCIDOR.

JASMIN, *Visir, Confident du Sultan.*

CARABIN, *Gascon.*

MATADOR.

ESCLAVES.

La Scene est à Tripoli, dans le Serrail.



LES ENFANS TROUVÉS,

PARODIE.

SCENE PREMIERE.

TÉMIRE, FATIME.

FATIME.

JE ne m'attendois pas, jeune & belle Témire,
Vous qui pleuriez toujours, à vous voir jamais rire?
Quoi! vous ne tournez plus les yeux vers ces climats,
Où ce vaillant François devoit guider nos pas?
Vous ne me parlez plus des plaisirs que la France
Permet à notre sexe avec tant de licence?
Vous ne l'ignorez point, c'est là que les maris
Vivent d'intelligence avec les favoris,
Que la femme, y bravant la contrainte fatale,
Est prude avec renom, coquette sans scandale.
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté?

TEMIRE.

Le Serrail aujourd'hui fait ma félicité.
Chez les Mahometans dès l'enfance enfermée,
A leur façon d'agir ils m'ont accoutumée.
Tout le monde en convient, le Roi de Tripoli
Est, malgré sa moustache, un Seigneur très-poli.

FATIME.

Mais ce jeune Officier va donc perdre sa peine?
Lui qu'on a vu partir pour briser notre chaîne,
Qui reviendra bientôt payer notre rançon,
Qui nous l'a tant promis.

TEMIRE.

Tu sais qu'il est Gascon,
Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
Des fils de la Garonne on connoît l'opulence.

A tenir peu soigneux, a promettre hardis,
Ils croient tout certain quand ils ont dit, Sandis.
Il n'y faut plus penser.

FATIME.

Mais s'il étoit fidele?

TEMIRE.

Ce seroit un peu tard qu'il prouveroit son zele,
Et j'ai trop réfléchi depuis que je l'attends...

FATIME.

Quel est donc ce discours!

TEMIRE.

Fatime, il n'est plus temps;
Je suis l'unique objet des vœux de Diaphane,
Il m'adore.... je vois que ton cœur me condamne;
Mais ce discret Sultan agit d'une façon
A mettre mon honneur à l'abri du soupçon;
Garde-toi de penser qu'il offre à ma tendresse,
L'honneur déshonorant du nom de sa maîtresse,
Et que ma modestie accepte en rougissant
La faveur d'un mouchoir que l'on jette en passant;
De ses intentions la pureté l'engage
A ne me rechercher que pour le mariage:
Tu verras sur son cœur, jusqu'où va mon pourvoir,
Je n'ai qu'à dire un mot, il m'épouse ce soir.

FATIME.

Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites.
Je voudrois bien me voir à la place où vous êtes....
Mais ce cœur qui se livre à de si doux transports,
En épousant un Turc n'a-t-il point de remords;
Carabin vous a dit cent fois par la fenêtre
Que le sang d'un Français vous avoit donné l'être;
Que vous & vos parents, dans un combat fatal
Aviez subi le joug d'un Corsaire brutal;
Ne vous souvient-il plus que dans une galere....

TEMIRE.

Ma foi, s'il m'en souvient il ne m'en souvient guere,
J'étois trop jeune alors pour m'en ressouvenir,
Et tu perdrois ton temps à m'en entretenir.
Je n'ai devant les yeux que ce Sultan aimable.
Je servois, il me place en un rang honorable,
Mon cœur est né sensible, & ne peut résister
Aux discours d'un amant dont l'aspect sait flatter.
Son bras s'est signalé par plus d'une conquête,
Il a le front serein, les yeux à fleur de tête,
Il a la voix sonore, & l'air majestueux,
Il parcourt le Serrail d'un pas tumultueux:
Après tant d'agrémens qu'on voit en sa personne,
Te parlerai je aussi du sceptre qu'il me donne?
Non, l'éclat de ce rang n'éblouit point mes yeux.

Un cœur fait pour l'amour n'eſt point ambitieux :
Oui, ſi le Ciel aux fers eût condamné ſa vie,
Si l'Afrique à mes loix ſe voyoit aſſervie,
Ou mon amour me trompe, ou Témire aujourd'hui
Pour l'élever à ſoi deſcendroit juſqu'à lui.

FATIME.

Il le faut avouer, cette penſée eſt belle,
Mais convenez auſſi qu'elle n'eſt pas nouvelle.

TEMIRE.

Abſent depuis deux jours, on l'attend aujourd'hui.

FATIME.

La grande porte s'ouvre, & ſans doute c'eſt lui.

SCENE II.

DIAPHANE, TEMIRE, FATIME.

DIAPHANE.

MADAME, un long diſcours me ſeroit néceſſaire,
Pour dire comment j'aime, & comment je veux plaire :
Je vous pourrois ici nommer tous mes ayeux,
Vous conter leurs exploits ; mais ne parlons point d'eux,
Et ne retraçons point les illuſtres miſeres
Qu'éprouverent jadis les Sultans mes confreres.
Je ſuis peu leur exemple, & loin de me gêner
A mes ſeuls ſentimens je me laiſſe entraîner.
Au ſein des voluptés bien loin que je m'endorme,
Si je tiens un Serrail ce n'eſt que pour la forme ;
Les loix que dès long-temps ſuivent les Mahomets,
Nous défendent le vin, moi je me le permets ;
Tout uſage ancien cede à ma politique,
Et je ſuis un Sultan de nouvelle fabrique.
Mais parlons de l'amour dont je brûle pour vous ;
Je ſerai votre ami, votre amant, votre époux.
J'atteſte vos beaux yeux, & l'amour qui m'enflamme
De ne prendre que vous pour maîtreſſe & pour femme,
Eſt-ce aſſez ?

TEMIRE.

Oui Seigneur, je ne veux rien de plus,
Voilà de quoi fixer des vœux irréſolus ;
Et ſi vous n'aſpirez qu'à des ardeurs parfaites,
Jamais Sultan ne fut plus heureux que vous l'êtes.

DIAPHANE.

Si vous me dites vrai.... que me veux-tu, Jaſmin ;



SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JASMIN.

JASMIN.

DANS la premiere cour, un nommé Carabin,
Qui sur sa foi gascone a passé dans la France,
Attend pour vous parler, & demande audience.

TEMIRE, *à part.*

Oh Ciel !

DIAPHANE.

Il peut monter, pourquoi ne vient-il pas ?

JASMIN.

Au bas de l'escalier on arrête ses pas ;
Vous savez que toujours votre porte est fermée.

DIAPHANE.

Oui, c'étoit autrefois la regle accoutumée,
Mais il faut que d'entrer on ait permission,
Si tu veux qu'au Serrail se passe l'action.
D'ailleurs à tous venans ma présence est offerte,
Chacun me rend visite, & je tiens table ouverte.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CARABIN.

CARABIN.

RESPECTABLE ennemi que j'estime beaucoup,
Hé donc, je viens tenir parole. Pour le coup
J'ai de l'argent comptant, que j'apporte de France ;
Allons sans différer qu'on me fasse quittance.
A ne te pas mentir pour trouver cet argent,
Il falloit être heureux autant que diligent :
Grace au Ciel, c'en est fait, & la somme est complette.
Commence par lâcher la fille & la soubrette,
Nous choisirons après dix autres prisonniers :
Quant à moi je demeure, étant court de deniers,
Qu'ils partent sur le champ, je resterai pour gage.

DIAPHANE.

N'en rachete que neuf, & mets-toi du voyage ;
Mais ne crois pas me vaincre en générosité,
Remporte ton argent, reprends ta liberté,
Je puis même au besoin te prêter une somme.

CARABIN.

Cadédis, pour un Turc vous êtes honnête-homme !

DIAPHANE.

Embarque cent captifs que je te rends encor,
Mais je veux de ce nombre excepter Alcidor.
Sa funeste valeur à nous nuire obstinée

N'a que trop parcouru la Méditerranée ;
Si je l'affranchissois de mon juste courroux,
Il armeroit bientôt en course contre nous.
Pour Témire, crois-moi, garde-toi de prétendre
Que l'or puisse jamais m'engager à la rendre.
Quand l'Univers entier épuisant ses trésors,
De ses peuples armés y joindroit les efforts,
Ce seroit vainement qu'il combattroit pour elle :
Rien ne peut m'arracher une esclave si belle.

CARABIN.

Qu'entends-je ! est-ce la mode en ce maudit pays
De manquer de parole après avoir promis ?

DIAPHANE.

Lorsque je te promis d'accorder ta demande,
Ce n'étoit qu'un enfant, à présent elle est grande :
Tu peux partir.

CARABIN.

D'accord ; mais avant mon départ
Ne me refusez pas ce malheureux vieillard.

TEMIRE.

Pourquoi le retenir ?

CARABIN.

Il ne vivra qu'une heure.

DIAPHANE.

Je consens à remplir tes vœux, pourvu qu'il meure.
Je vous quitte, Témire, adieu pour un moment ;
Nous nous verrons bientôt dans mon appartement.

SCENE V.

TEMIRE, CARABIN.

TEMIRE.

SEIGNEUR, je suis confuse, & ne sais que vous dire :
Vous croyiez de ces lieux partir avec Témire,
Mais comme de l'amour mon cœur subit la loi,
Vous voyez clairement qu'il faut partir sans moi.
Cependant, Carabin, comptez qu'en votre absence,
J'aurai pour les Français beaucoup de déference :
Sur l'esprit du Sultan si j'ai quelque pouvoir,
Pour soulager leurs maux, je le ferai valoir :
Je deviendrai leur mere auprès de Diaphane.

CARABIN.

Que vous auriez d'honneur si vous n'étiez Sultane !

SCENE VI.

ALCIDOR, *soutenu par quatre Galériens*, TEMIRE, CARABIN.

CARABIN.

MAIS quel est ce vieillard qui paroît aux abois ?
N'est-ce point Alcidor ?

ALCIDOR.

J'entends parler François.
Où suis-je, mes amis ? ma vue est si troublée,
Et de tant de malheurs mon ame est accablée,
Que je ne puis, hélas ! parler, marcher, ni voir.

CARABIN.

S'il est ainsi, bon-homme, il faut donc vous asseoir.

ALCIDOR.

Suis-je libre en effet ?

CARABIN.

N'en faites aucun doute ;
Nous allons de Toulon bientôt prendre la route,
Vous vous y remettrez de vos membres perclus.

ALCIDOR.

A qui dois-je un bonheur que je n'espérois plus ;

TEMIRE.

C'est à ce Cavalier, dont l'entreprise heureuse
Excite du Sultan la pitié généreuse :
Pour votre délivrance il offroit un grand prix ;
Mais le Roi n'en veut point, & vous partez *gratis.*

CARABIN.

Entre gens du métier c'est ainsi qu'on en use,
On s'oblige l'un l'autre, & l'argent se refuse.

ALCIDOR.

Des Chevaliers gascons je reconnois l'ardeur,
S'ils n'ont pas de grands biens ils ont tous de l'honneur.

TEMIRE.

Il est vrai ; je ne puis concevoir ce mystere,
Suivant ce qu'on m'a dit, votre Province entiere
Auroit peine à payer une telle rançon.

CARABIN.

Je n'avois pas le sol, lorsque j'étois garçon :
Mais je vais en deux mots vous conter mon histoire.
Échappé de mes fers, chose assez dure à croire,
Arrivant au pays je me fis Grenadier :
On ne s'enrichit point de ce noble métier.
Je me remis sur mer, & l'ingrate fortune
Ne me traita pas mieux sur le sein de Neptune ;
Je fus repris, Madame, & par un grand bonheur
Je vous vis au serrail malgré le grand Seigneur.
Eunuques, blancs & noirs, Bostangis, Janissaires,

Ne m'empêcherent point de vous parler d'affaires ;
Ce trait est surprenant, mais passons là-dessus.
Or comme en mon pays on craint peu les refus,
J'allai voir le Sultan, lequel sur ma parole,
Me laissa repartir pour un projet frivole ;
Avec lui cependant je m'étois engagé
De revenir bientôt payer votre congé.
De retour dans la France, une veuve fringante
Me prit en mariage aux bords de la Charante.
Elle mourut bientôt ; une autre succéda,
Et cette autre en trois mois à son tour décéda,
Je convolai bientôt avec une troisieme.,
Qui mourut en Avril, je ne sais le quantieme.
Héritier de leurs biens, & plus content qu'un Roi,
J'ai vendu trois Châteaux, qui n'étoient point à moi.

ALCIDOR.

Oh sort ! dont la faveur me rend à la lumiere,
Que ne peux-tu la rendre à ma famille entiere ?
Deux enfans me sont morts, il m'en reste encor deux :
Ne me direz-vous point quelque nouvelle d'eux ?
J'avois un beau garçon, une plus belle fille,
Qui devoit faire un jour l'honneur de ma famille ;
Mais qui dans le Serrail, l'écueil de la pudeur,
Peut-être en ce moment en fait le déshonneur.
Mon fils fut fait Esclave, & sa sœur plus petite
Au Serrail avec lui par les Turcs fut conduite.

CARABIN.

Comment ! il m'arriva même chose jadis ;
A l'âge de quatre ans par les Turcs je fus pris,
Mené dans le Serrail avec cette personne,
Et d'être tant soit peu ma sœur, je la soupçonne.

TEMIRE.

Qu'entends-je ?

ALCIDOR

Ce minois, cet air vif & coquet,
De ma défunte femme est le vivant portrait :
Même, à ce que je crois, ce garçon me ressemble.
Dans quel temps s'il vous plait, fûtes-vous pris ensemble ?
Je ne prétends ici rien décider en l'air ;
Sur-tout en fait d'enfans on ne peut voir trop clair.

CARABIN

Je fus, il m'en souvient, pris en mil sept cens seize.

ALCIDOR.

Epoque trop heureuse, & qui me comble d'aise !
Et quel âge avez-vous à présent ?

CARABIN.

J'ai vingt ans.

ALCIDOR.

Et vous ?

TEMIRE.

J'en ai dix-huit.

ALCIDOR.

Baisez-moi, mes enfans.

CARABIN.

Cela ne se peut pas.

ALCIDOR.

Et pourquoi ?

CARABIN.

Non, vous dis-je :
De tels événemens tiennent trop du prodige.
Je fus pris à quatre ans, à cet âge un garçon
De son pere du moins devroit savoir le nom.

ALCIDOR.

N'as-tu pas dans le sein la blessure fâcheuse
Que te fit à mes yeux une main furieuse ?

CARABIN.

J'en ai trente, Sandis.

ALCIDOR.

Ah je n'en puis douter,
Vous êtes mes enfans, j'ose vous l'attester.

TEMIRE.

Quoi ! vous êtes mon pere, & dans cet équipage....

CARABIN.

Mais vous en croirons-nous sans autre témoignage ?

ALCIDOR.

Mon fils, cher héritier....

CARABIN.

Avez-vous de gros biens ?

ALCIDOR.

J'en ai beaucoup en France..

CARABIN.

Allons, je m'en souviens.

ALCIDOR.

Je vous revois enfin, famille si chérie,
Que je vais ramener au sein de ma patrie !
Mais d'un soupçon fatal mes sens sont agités,
Je crains de dévoiler d'affreuses vérités ;
Quand je songe en quels lieux je la vois retenue,
Je n'ose sur ma fille encor jeter la vue.
Oh ! jour qui me la rends, comment me la rends-tu ?
Tu pleures ! je t'entends, tu n'as plus de vertu.

TEMIRE.

Je ne puis vous tromper, l'amoureux Diaphane
Dans une heure au plus tard doit me faire Sultane.

ALCIDOR.

Que la foudre en éclats ne tombe point sur moi,
Car je ne vois ici de coupable que toi.
Vivre dans un Serrail, en fille déloyale,

Ne comptes-tu pour rien le mépris, le ſcandale?
Oſes-tu ſans rougir t'applaudir de ce choix,
De former un hymen que condamnent nos loix?
Mais je te vois pleurer, ma fille, c'eſt bon ſigne:
Ce vertueux retour de ton ſang te rend digne.

TEMIRE.

Oui mon pere, je ſens ma vertu revenir,
Vour parlez ſi long-temps qu'on ne peut y tenir.

ALCIDOR.

Oui je m'en apperçois, déjà je perds haleine;
Je vais m'évanouir, vîte qu'on me ramene.
Ah! malgré nos efforts, qu'en ce ſiecle malin
Fille mal aiſément reprend le bon chemin!

(*On l'emporte.*)

SCENE VII.

TEMIRE, CARABIN.

CARABIN.

LE papa touche preſque à ſon heure derniere,
Et va dans le ſoupçon achever ſa carriere;
Il n'eſt pas encore sûr du retour de ton cœur,
Et je ne ſais qu'en croire auſſi, ma chere ſœur.

TEMIRE.

Non, vous devez compter ſur mon obéïſſance,
Et je veux ſuivre en tout les coutumes de France,
Daignez m'en éclaircir, car je prétends ſavoir
Pourquoi je m'écartois ainſi de mon devoir,
Et pourquoi cet hymen eſt au nombre des crimes?

CARABIN.

Cadédis, c'eſt qu'il eſt contraire à nos maximes.

TEMIRE.

Expliquez-les moi donc...

CARABIN.

Je m'en tirerois mal;
Ma lecture ſe borne au parfait maréchal,
Et je ſais ſeulement qu'un pareil mariage....
Vous m'entendez, je n'oſe en dire davantage.

TEMIRE.

Ah! cruel, pourſuivez, vous ne connoiſſez pas
Mon ſecret, mes tourments, mes vœux, mes attentats.

CARABIN.

Non vraiment; & qui diable y pourroit rien connoître?
Parlez-moi ſans énigme, & j'entendrai peut-être.

TEMIRE.

Voici le fait. Je ſuis retenue en ces lieux,
Le Sultan eſt frappé de l'éclat de mes yeux;
Il eſt, vous le ſavez, maître de ma perſonne,
Et l'on doit l'épouſer auſſi-tôt qu'il ordonne;

Mais, me voyant forcée à suivre son désir,
Si mon cœur y cédoit avec quelque plaisir ?

CARABIN.

Qu'entends-je ? ce seroit une impudence extrême,
Digne de vingt soufflets.

TEMIRE.

Frappe-donc, car je l'aime.

CARABIN.

Opprobre malheureux du sang de Carabin,
Il ne te manque plus que d'aimer un Rabin.
Oui; si je n'écoutois que mon bouillant courage,
Dans ton maudit Serrail j'irois faire tapage;
Je mettrois le Château tout sans dessus dessous,
Ferois un abbatis de tous les Marabous,
A ce fat de Sultan arrachant la moustache....
Mais non, à mon honneur ce seroit une tache.

TEMIRE.

Arrête, mon cher frere, arrête, & connois-moi;
Peut-être que Témire est digne encor de toi !
Du pouvoir de l'amour la vertu me délivre:
Fais-moi sortir d'ici, je suis prête à te suivre.
Ah ! mon cher Diaphane il faut donc te quitter !
Que de pleurs ce départ à mes yeux va coûter !
Pardonne; ton couroux, mon pere, ma tendresse,
Mes sermens, mon devoir, mes remords, ma foiblesse,
Mon trouble, ma douleur, mes chagrins, mon ennui...

CARABIN.

Elle ne finira je pense d'aujourd'hui.
De mots sans liaison quelle ample quirielle !
Conclusion, ton ame enfin se résout-elle ?
Promets-tu de venir ?

TEMIRE.

Oui, je te le promets,
Mon frere, rends-moi libre, à tout je me soumets.
Mais tu devrois du moins aller voir notre pere;
Nous le laissons mourir d'une étrange maniere.

CARABIN.

Je le compte pour mort, & j'y perdrois mes pas;
Au moins, dans vos projets ne vous démentez pas.
A tout événement, ma sœur, tenez-vous prête;
Vous allez voir bientôt quelque coup de ma tête.

(*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

TEMIRE, *seule.*

ME voilà seule, hélas ! que vais-je devenir ?
Il faut avec moi-même ici m'entretenir:
Examinons-nous bien, voyons de quelle espece

Doit me rendre aujourd'hui l'honneur ou la foiblesse.
Suis-je Turque ou Françoise ? hélas ! je n'en sais rien ,
Et mon état présent ne se conçoit pas bien ,
Suivrai-je mon devoir ou m'en écarterai-je ?
N'épouserai-je pas, ou bien épouserai-je ?
Que dis-je, ai-je oublié les sermens que j'ai faits ?
Mon pere , mon pays , vous serez satisfaits.
Plus je veux l'étouffer, plus mon feu se rallume,
J'aime toujours, malgré la France & sa coutume.
Ah ! puisque tu devois m'épouser dès ce soir
Pourquoi m'apprenoit-on aujourd'hui mon devoir !
Frere trop rigoureux, du moins pour me l'apprendre
Jusqu'à demain matin tu devois bien attendre.

SCENE IX.

DIAPHANE, TEMIRE, JASMIN.

DIAPHANE.

JE n'y puis plus tenir, Madame, paroissez,
Venez, venez répondre à mes vœux empressés ;
La Mosquée est ornée, & les flambeaux s'allument,
Le Moufti vous attend, déjà les parfums fument....

TEMIRE, *à part.*

A ces apprêts flatteurs, pourrois-je résister ?
Il le faut bien pourtant.

DIAPHANE.

C'est trop vous arrêter,
Venez.

TEMIRE, *à part.*

Où me cacher ?

DIAPHANE.

Que dites-vous ?

TEMIRE.

Je n'ose.

DIAPHANE.

Vous n'osez ?

TEMIRE.

Non Seigneur.

DIAPHANE.

Et pourquoi donc ?

TEMIRE.

Pour cause.

DIAPHANE.

Ah, je vois ce que c'est, sans doute la pudeur....

TEMIRE.

Non, ce n'est point cela, vous vous trompez, Seigneur.

DIAPHANE.

Expliquez-vous donc mieux.

TEMIRE.

Ciel !

DIAPHANE.

Quoi ?

TEMIRE.

Cet hymenée
Par son éclat pompeux ne m'a point étonnée ;
Je n'ai point recherché les biens & les grandeurs ;
Un plus noble intérêt fit naître mes ardeurs :
Mon cœur tendre & sincere aux Trônes de l'Afrique,
Eût préféré l'abri du toit le plus rustique :
Seule, & dans ces déserts auprès de mon époux....

DIAPHANE.

Hé bien, nous serons seuls, de quoi vous plaignez-vous,

TEMIRE.

D'accord, mais Carabin...

DIAPHANE.

Que dites-vous, Madame ?
Qu'auroient-donc de commun Carabin, & ma flâme ?

TEMIRE.

Alcidor va mourir....

DIAPHANE.

Que m'importe sa mort ?
Et quel vif intérêt prenez-vous à son sort ?

TEMIRE.

Cet hymen dont l'idée à mon cœur est si chere,
Cet hymen si charmant, souffrez qu'on le differe.

DIAPHANE.

Je ne m'attendois pas à pareil compliment,
Témire.

TEMIRE *à part.*

Je frémis de son emportement.

DIAPHANE.

Témire....

TEMIRE.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire,
Laissez-moi vous quitter, je ne saurois mieux faire.

DIAPHANE.

Je n'y comprends plus rien, pourquoi partir si-tôt ?
Dites-moi vos raisons....

TEMIRE.

Je les dirai tantôt.

SCENE X.

DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

JE demeure immobile & ma langue glacée
Autant que mon esprit se trouve embarrassée ;

La ſituation pour le coup m'interdit:
Que faut-il que je diſe, & que m'a-t-elle dit ?
Cher Jaſmin, quel eſt donc ce changement extrême !
Je ne la connois plus, je m'ignore moi-même,
Je la laiſſe échapper !

JASMIN.

Que ne l'arrêtiez-vous !

DIAPHANE.

Pourquoi ſe dérober à des momens ſi doux ?

JASMIN.

Avez-vous oublié les grimaces des filles ;
Elles ſe font valoir quand elles ſont gentilles.

DIAPHANE.

Si ce petit Gaſcon m'avoit ravi ſon cœur....
Elle m'en a parlé : quel ſoupçon ! quelle horreur !
Il n'en faut point douter, le perfide l'adore,
Il vouloit l'emmener, & le déſire encore.
Quelle honte pour moi, qu'un jeune audacieux
Sur l'objet de ma flâme oſe lever les yeux !

JASMIN.

Preniez-vous ce Gaſcon, Seigneur, pour une bête ?
Vous les avez laiſſés enſemble tête à tête.

DIAPHANE.

Je ne le ferai plus.

JASMIN.

Vous aurez bien raiſon.
Ah ! que la prévoyance eſt ici de ſaiſon :
Mais il doit revenir.

DIAPHANE.

Qu'il revienne, le traître....
Qu'on l'aſſomme à l'inſtant s'il oſe reparoître.
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé :
Je ſuis un étourdi, j'ai le cerveau bleſſé ;
Mais je ſais quelque fois agir avec prudence,
Et ne puis accuſer Témire d'inconſtance.
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon,
Ni le mien pour ſentir l'atteinte d'un ſoupçon.
Ne crois pas cependant qu'un Sultan s'aviliſſe,
A ſe voir le jouet d'un amoureux caprice,
A ſouffrir des rebuts, dérober des faveurs,
Combattre des mépris, reſpecter des rigueurs :
Je veux même oublier qu'une fois en ma vie,
J'eus d'aimer conſtamment la ridicule envie.
Que déſormais à tous le Serrail ſoit fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.



SCENE XI.

TEMIRE, DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

Elle revient, mon cœur fais bonne contenance :
Vizir, ſois le témoin de mon indifférence.
Madame, il fut un temps, mais ce temps-là n'eſt plus,
Et de m'en ſouvenir je ſuis même confus ;
Il fut un temps, vous dis-je, où mon ame inſenſée,
S'applaudiſſoit du trait dont vous l'aviez bleſſée.
Je croyois être aimé, je devois l'être auſſi ;
Mais de ne l'être pas je ne prends nul ſouci,
Et je puis en perdant un cœur comme le vôtre,
Sans ſoupirer long temps en retrouver un autre :
Je m'en flatte du moins, une autre aura des yeux
Qui de ce que je vaux jugeront beaucoup mieux.
Il pourra m'en coûter, je l'avoue à ma honte,
Mais à me conſoler cette autre ſera prompte ;
Et j'aime cent fois mieux briſer des nœuds ſi doux,
Que de paſſer pour ſot en ſoupirant pour vous ;
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

TEMIRE.

Ma vertu ne ſauroit tenir contre mes larmes,
Et l'amour ſur l'honneur prend toujours le deſſus ;
Eſt-il bien aſſuré que vous ne m'aimiez plus,
Seigneur ?

DIAPHANE.

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous aimai trop, que je vous abandonne :
Que mes vœux, que mon cœur, que mes yeux éclairés...
Que j'aimai, que je hais.... Témire vous riez ?

TEMIRE.

Seigneur qui ne riroit de tout ce badinage ?
De mon incertitude & de votre langage ?

DIAPHANE.

Ne crois pas que mon cœur ſoit d'accord avec moi,
Quand je parle d'aimer un autre objet que toi ;
Ceſſe de t'affliger, adorable Témire,
Va, tout ce que j'ai dit ce n'étoit que pour rire.
Mais toi qui refuſois la main de ton amant,
Etoit-ce par caprice, ou par raffinement ?
L'amour ne veut point d'art quand la fille eſt jolie,
Et je ne hais rien tant que la coquetterie.

TEMIRE.

Moi coquette, Seigneur ! & vous m'en ſoupçonnez ?
Non, non, au ſimple amour tous mes vœux ſont bornés.

DIAPHANE.

DIAPHANE.
Hé bien, épousons-nous.

TEMIRE.
J'en aurois grande envie;
Mais......

DIAPHANE.
Hé bien....

TEMIRE.
Ah! Seigneur....

DIAPHANE.
Que de cérémonie!
Vous m'impatientez.

TEMIRE.
Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grace de vous.

DIAPHANE.
Et de quoi s'agit-il?

TEMIRE.
Permettez que je sorte.

DIAPHANE.
Quoi toujours me quitter; & de la même sorte!

TEMIRE.
Demain tous mes secrets vous seront révélés.

DIAPHANE.
Pourquoi pas aujourd'hui? qui vous retient? parlez.

TEMIRE.
J'exige ce délai de votre complaisance.

DIAPHANE.
Je saurai la raison qui vous force au silence,
Et l'examinerai. J'attends jusqu'à demain;
Pour un Turc, avouez que je suis trop humain;
Tout autre en vous aimant voudroit de votre bouche
Apprendre ce secret, qui sans doute me touche.

TEMIRE.
En me parlant ainsi vous me percez le cœur.

DIAPHANE, *à Témire qui sort.*
C'est dommage; adieu donc: vous partez?

TEMIRE.
Oui Seigneur.

SCENE XII.

DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.
JE défie au plus fin d'y pouvoir rien comprendre;
Et voilà de ces coups qui sont faits pour surprendre.
Je suis bien indigné; mais elle a ses raisons:
Je devrois les savoir.... faisons treve aux soupçons.
On m'aime, c'est assez, on le dit, on le jure,

Une femme n'est pas capable d'imposture ;
Un grand cœur à la croire est toujours engagé.
JASMIN, *à part.*
Par ma foi le Sultan n'a guere voyagé.

SCENE XIII.

MATADOR, DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.
QUe veux-tu ?
MATADOR.
Ce billet à Témire s'adresse ;
Vos Gardes surveillans l'ont surpris par adresse.
DIAPHANE.
Donne ; qui le portoit ?
MATADOR.
Un des Galériens
Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens
DIAPHANE.
Lisons.... la main me tremble & j'aurai peine à lire.
LETTRE.
Je vous attends, chere Témire ;
Il est vers la Mosquée un sentier très-obscur
Qui vers le Port peut vous conduire ;
Si vous vous y rendez notre départ est sûr.
Qu'en dis-tu, cher Jasmin ?
JASMIN.
Je n'en dis rien de bon ;
On se moque de vous d'une étrange façon.
DIAPHANE.
Tu vois comme on me traite.
JASMIN.
O trahison horrible !
Tromper un si bon homme, hélas ! est-il possible ! (*Il pleure.*)
DIAPHANE.
Cours chez elle à l'instant, montre-lui ce billet
Et perce-la soudain de cent coups de stilet.
Marche-donc, obéis : non, arrête, demeure...
Quoi tu n'es pas parti, malheureux ?...
JASMIN.
Tout à l'heure.
DIAPHANE.
Attends, Ciel ! que résoudre en un tel embarras ?
JASMIN.
Hé bien, Seigneur, irai-je, ou bien n'irai-je pas ?
DIAPHANE.
Je n'en sais rien.
JASMIN.
Ni moi.

DIAPHANE.

La perfide !

JASMIN.

L'ingrate !
D'être aimé constamment, en vain l'homme se flatte.

DIAPHANE.

Je prétends lui parler ; qu'on la fasse venir.

JASMIN.

Encor un entretien, Seigneur !

DIAPHANE.

C'est pour finir.

JASMIN.

Finissez sans cela ; vous savez que la belle
Ne conviendra jamais qu'elle soit infidelle ;
Epargnez-vous l'ennui d'un éclaircissement :
L'Amant y fait le sot, la fille y pleure, & ment.
Attendez.... il me vient une belle pensée ;
Il faut que cette Lettre à Témire adressée
En ses perfides mains soit remise à l'instant.

DIAPHANE.

Ah ! ne négligeons pas cet avis important ;
Va chercher un Esclave intelligent, alerte
Qui ne lui dise pas que nous l'avons ouverte.

JASMIN.

Bagatelle, je vais la lui faire porter,
Et je prendrai le soin de la recacheter. (*Il s'en va.*)

SCENE XIV.

DIAPHANE *seul.*

OUi Jasmin a raison ; & de cette maniere
La conduite sera beauccoup plus réguliere,
Car si la voyois, il faudroit lui prouver
Qu'elle m'est infidelle & cherche à se sauver ;
Mais je n'en ferois rien, & n'osant lui répondre,
J'oublierois les moyens que j'ai de la confondre ;
Je connois ma foiblesse, & sans les employer,
On me verroit sans fruit encor la renvoyer.

SCENE XV.

JASMIN, DIAPHANE.

JASMIN.

SEigneur, l'affaire est faite, & ma course est heureuse,
Le billet est rendu par certaine Coeffeuse ;
Témire a fait réponse, & d'un air aigredoux
Au Gascon dans ces lieux a donné rendez-vous.

DIAPHANE.

Nous les verrons venir, & déja la nuit sombre

Aux furtives amours semble prêter son ombre.
Ecoute, cher Jasmin, n'entends-tu pas des cris ?

JASMIN.

Ils iront doucement de peur d'être surpris;
Fille que l'on enleve, & qui consent à l'être,
N'a garde de crier.

DIAPHANE.

Le scélérat, le traître !

JASMIN.

Tout dort, & votre esprit de soupçons travaillé...

DIAPHANE. *en pleurant.*

Hélas lorsque tout dort le crime est éveillé.

JASMIN.

Quoi, Seigneur, de pleurer vous faites la folie ?

DIAPHANE.

Un Héros peut pleurer une fois en sa vie.
Ah ! pour le coup on vient, je ne me trompe pas.

JASMIN.

Oui, vous avez raison, on marche à petits pas.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, TEMIRE, FATIME.

TEMIRE.

Est-ce ici le chemin ?

FATIME.

Oui, Madame, courage,
Carabin va venir.

DIAPHANE.

Je frissonne, j'enrage;
Mais je vais dans son sang éteindre son forfait.
L'infidelle !

JASMIN.

Pour moi, je me cache.... est-ce fait ?

DIAPHANE.

J'entends encor du bruit, & j'apperçois le traître,
La lanterne qu'il tient me le fait reconnoître;
Je vais les immoler à ma juste fureur.

TEMIRE.

Est-ce vous Carabin ?

SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, CARABIN.

CARABIN.

Etes-vous là, ma sœur ?

DIAPHANE.

Sa sœur ! ah ! j'allois faire une belle sottise !

Cet